

LE FANTASME TRANSHUMANISTE

Jeanne Diouma DIOUF

Université Cheikh Anta Diop, Sénégal

jeannediouma.diouf@ucad.edu.sn

Résumé : Le transhumanisme est un mouvement idéologique travaillant à la création d'une surhumanité composée d'hommes « augmentés » surpassant l'humanité actuelle. Avec les innovations technologiques ce projet prend de plus en plus forme, laissant en rade plusieurs questions. Cette surhumanité anéantira-t-elle notre humanité actuelle : l'*Homo sapiens* ? Dans la perspective évolutionniste, elles sont appelées à cohabiter comme toutes les espèces. Mais pour les concepteurs du projet, l'homme augmenté est destiné à succéder à l'*Homo sapiens*. Cette option suppose un eugénisme *soft* pour le faire disparaître, ce qui pose un problème éthique que nous voulons mettre en exergue dans cet article en nous appuyant sur plusieurs auteurs. L'objectif de notre recherche est de conscientiser sur les effets irréversibles de l'idéologie transhumaniste qui menace l'humanité.

Mots-clés : transhumanisme, l'homme « augmenté », technologie, humanité, sélection.

TRANSHUMANIST FANTASY

Abstract: Transhumanism is an ideological movement working to create a super humanity. This humanity of the future would be made up of augmented men surpassing present humanity. With technological innovations, this project is taking more and more shape, leaving several questions stranded. What is the filiation between these two humanities? From an evolutionary perspective, they have to coexist like all species. But for the designers of the project, the augmented man is destined to replace *Homo sapiens*. This option supposes a *soft* eugenics to make it disappear, which poses an ethical problem that we want to highlight in this article by relying on several authors. The objective of our research is to raise awareness of the irreversible effects of transhumanist ideology that will affect our humanity.

Keywords: transhumanism, the "augmented" man, technology, humanity, selection

Introduction

Dans la Silicon Valley, mégapole de la technologie, se concrétisent des projets futuristes qui affecteront notre humanité. Le projet-phare qui traduit cette idéologie est le transhumanisme. Ce terme créé par le biologiste britannique Julian Huxley n'était pas destiné à ce projet, mais à désigner l'homme qui se transcende simplement grâce à la science. Il explique:

Human species can, if it wishes, transcend itself- not just sporadically, an individual here in one way, an individual there in another way, but in its entirety, as humanity. We need a name for this new view belief. Perhaps transhumanism will serve : man remaining man, but transcending himself, by realizing new possibilities of and for his human nature.

Julian Huxley (1957, p.17)

En ce temps de pandémie de Covid-19, où l'humanité expérimente à son plus fort son impuissance et sa finitude devant un virulent micro-organisme, ce projet de création d'une humanité affranchie de toutes limites (souffrance, maladie, vieillesse et mort) trouve toute sa pertinence. Même s'il est encore en incubation, le support technologique du transhumanisme devient de plus en plus performant. On pourrait même penser que l'avènement du post-humain qu'envisage le transhumanisme n'est qu'affaire de temps. Et, de fait, les porteurs du projet, les géants du Web : Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft (le GAFAM), fixent l'échéance en 2045.

Cette avancée vertigineuse impose une réflexion épistémologique, voire éthique. Ce projet suscitant autant d'enthousiasme que de crainte exige, en effet, une conscience éclairée pour apprécier ses enjeux et dangers à leur juste mesure. Ainsi, notre analyse se veut une modeste contribution à la réflexion sur le transhumanisme qui avance à pas de géant en esquivant plusieurs polémiques. Vu leur densité, nous avons choisi de nous intéresser à une de ces questions : quelle est la filiation entre ces deux humanités, autrement dit l'homme « augmenté » du futur, le post-humain, et l'humain : cohabitera-t-il avec l'humain ou se substituera-t-il à lui ? L'hypothèse qui se dégage est la suivante : selon la perspective évolutionniste, l'avènement du post-humain plus compétent et plus performant implique la disparition de l'espèce inférieure qui correspond, dans ce cas précis, à notre espèce actuelle. Et même si le transhumanisme voile cette affirmation, l'idée d'un eugénisme *soft* pour faire disparaître progressivement l'homme actuel vulnérable et mortel, n'est pas à écarter dans le long terme. Mais réussira-t-il à faire disparaître l'humain au profit du posthumain ?

Notre étude s'articulera en trois axes. Elle partira d'une excursion dans l'histoire où l'idée de création d'une humanité parfaite trouve son ancrage. Avec l'avancée de la science et de la technologie, elle se meut en projet transhumaniste promouvant la création de l'homme « augmenté » destiné à remplacer l'humanité actuelle. Dans le second mouvement, nous éluciderons l'essence de cet homme « augmenté ». Cette clarification permettra, dans la troisième partie, de mieux saisir le bouleversement que le transhumanisme introduit dans la nature humaine dont il décrète à long terme la fin.

I. Le projet transhumaniste de création du post-humain

L'homme est un être voué à la mort, mais qui cherche toujours à se dépasser. Suivant les milieux et les époques, les réponses à cette inquiétude ont fait leurs preuves, avant d'être dépassées. Ainsi, les traditions mythico-religieuses ont le mérite d'avoir décelé ce besoin de l'homme de se dépasser et d'y apporter une première réponse. Dans la mythologie grecque, par exemple, Prométhée tente de faire de l'homme l'égal des dieux ; et dans l'épopée mésopotamienne, c'est le héros Gilgamesh qui entreprend une quête de l'immortalité pour échapper à la mort. Toutes ces

entreprises soldées par l'échec laissent l'humanité impuissante face à son destin mortel. La mythologie céda sa place à la philosophie qui, par un effort rationnel, tentera d'ouvrir à l'homme l'horizon transcendant, l'au-delà, qui confère à la vie sur terre tout son sens comme l'enseigne Socrate dans le *Phédon* (Cf. Platon, 2011, p.164).

Avec l'avènement de la science moderne, l'homme prend ses droits sur la nature et sur lui-même. Grâce au développement industriel, il dispose de moyens de transformation de ses conditions matérielles, ce qui ravive sa quête effrénée de perfection. Mattéi (2017, p.84) atteste : « Nous vivons bien dans une société dans laquelle règne un idéal de perfection ». La postmodernité est empreinte de cette idéologie dont le transhumanisme se fera le porte-étendard. Ce mouvement transhumaniste fait rêver d'un monde paradisiaque sans souffrance. Il projette la création d'une surhumanité pour suppléer à cette humanité à bout d'effort, en apportant une réponse à sa finitude et de manière définitive. D'ailleurs, ses partisans considèrent l'homme comme déjà mort, d'où l'urgence d'écrire une nouvelle histoire humaine en s'inspirant de la cybernétique, c'est-à-dire la science des processus de commande, de communication, de contrôle et de régulation des systèmes comme la machine ou encore l'organisme vivant. Ce projet de création du posthumain s'appuie surtout sur l'idéal de perfection développé dans la médecine. Mattéi (2017, p.115) met en garde quand il affirme qu'« elle a même commencé à s'intéresser à l'«augmentation» des capacités de l'homme, destinée à assurer un meilleur confort de vie ». Précisons que l'objectif premier de celle-ci est d'assurer le bien-être physique, psychologique et social à travers les soins ou la prévention de maladies. Quand la médecine outrepassa cette finalité, elle s'éloigne de sa vocation. Kablan (2020, p.19) alerte : « Modifier la nature humaine pour l'élever à l'état de posthumanité n'est pas le but des technologies médicales. Une telle finalité reviendrait plutôt à ruiner les fondements de la morale et, ainsi, à mettre fin à l'histoire de l'homme ». Pourtant c'est ce qui arriva avec le transhumanisme lorsqu'il prend la médecine comme support. Tout commence avec la biologie de synthèse qui a ouvert la voie au projet de création d'une humanité saine et parfaite. Elle a débuté dans les années 70 avec la lecture du contenu du gène, le décodage du gène, ayant permis de saisir l'ordre d'enchaînement des nucléotides (A,G,T et C) pour constituer « une séquence » que nos cellules peuvent exécuter (Matthijs & Vermeesch, 2014, p.13). Grâce à la bio-technique et aux algorithmes mathématiques, l'homme d'affaire Craig Venter, puis les généticiens Francis Collins et John Sulston sont parvenus au séquençage complet du génome humain. Celui-ci a permis de comprendre toutes les informations génétiques de l'individu, et de définir les composantes chimiques de la matière vivante : l'ADN avec ses quatre bases azotées-A (Adénine), T (Thymine), G(Guanine), C(Cytosine), ses sucres et ses phosphates. Dès lors, ces éléments chimiques peuvent « être synthétisés de façon artificielle, » (Mattéi, 2017, p.103) et introduits dans un organisme vivant. Cette pratique a permis à la biomédecine de soigner les malades diminués en créant des prothèses pour remplacer la matière vivante, mais a aussi ouvert la voie aux fantasmes idéologiques du transhumanisme.

Ce qui a accéléré l'essor de celui-ci ce sont les technologies convergentes : nanotechnologie, biotechnologie, informatique et sciences cognitives (les NBIC). La collaboration de celles-ci donne à l'homme une puissance accrue sur lui-même, plus

précisément sur ses gènes, son corps et son cerveau. De fait, le développement des applications médicales au niveau nanotechnique lui donne le pouvoir de détruire, de réparer, de nettoyer et de déplacer les virus et cellules à l'intérieur de tout organisme. Quant à la biotechnologie, elle lui favorise l'accès, le transfert et la modification des gènes. Grâce à l'informatique, notamment les logiciels de traitement de masse de données, les *big data*, les algorithmes, la conception de robots, l'homme est doté d'arsenal lui permettant d'effectuer de tâches intellectuelles et manuelles en un temps record. Les sciences cognitives lui promettent mieux encore avec le projet de création d'intelligence artificielle pour assister ou remplacer le cerveau humain et le projet d'association d'intelligences pour augmenter le niveau d'intelligence collective. En un mot, ces technologies ouvrent à l'homme la voie de la déification et de l'immortalité. Somme toute, les progrès actuels font naître l'espoir que cette entreprise démiurgique est en voie de réalisation. Mais quel type d'homme nous promettent-ils ?

2. L'homme "augmenté" ou la machine perfectible

L'espérance de vie de l'espèce humaine est estimée par la science à 120 ans (Cf. Solé, 2021). Cependant, on constate une détérioration de l'organisme ou un arrêt des fonctions biologiques avant la fin naturelle ; la maladie et la vieillesse étant les causes les plus récurrentes. En proposant à l'homme une bonne santé mentale et physique, une jeunesse pérenne et l'immortalité, le transhumanisme répond à l'angoisse mortelle qui ternit sa joie de vivre. En ce sens, il comporte une visée thérapeutique lorsqu'il cherche à lui épargner le lourd fardeau de la souffrance présente ou future causée par la maladie ou la mort. C'est dans cette optique que le projet transhumaniste se veut anticipateur pour lui assurer la sérénité en éradiquant les causes de la maladie et de la mort. Ainsi, l'objectif premier du transhumanisme est de pallier les imperfections de l'homme actuel en augmentant ses capacités physiologiques et ses performances. Son projet prend forme avec les avancées de la médecine. Sans nul doute, les greffes d'organes et la chirurgie esthétique témoignent de la capacité de l'homme à créer des organes, bien qu'artificiels, et à réparer les tares du corps humain. Il faut reconnaître que « ce qui n'était qu'une utopie commence à devenir réalité, ce qui n'était qu'imaginable devient accessible à la raison » (Mattéi, 2017, p.101). Ce pouvoir de modifier l'homme inquiète tous ceux qui sont épris de l'amour et de respect pour l'humain. De plus, cette manipulation du corps se déroule essentiellement en laboratoire, la génétique étant la cheville ouvrière. Puisqu'elle « laisse planer l'idée que notre corps serait le résultat de l'action programmée de nos gènes, on se tourne vers cet ADN qui serait à l'origine de nos maladies et de nos défauts comme de nos forces et de nos qualités » (Mattéi, 2017, p.37). Cette maîtrise de la vie aura aussi raison sur la mort. Elle se verra réduite à une maladie dont guériront les générations futures, puisque le corps considéré comme une machine peut être rajeuni chaque fois que le besoin se fait sentir, il suffit juste de changer les pièces usées. L'utilisation de robot, d'exosquelette et de prothèses pour suppléer les déficits humains permet au transhumanisme de créer une machine humaine surpuissante, ou mieux encore un monstre, au sens latin du terme, *monstrum* qui renvoie à un prodige divin. A vrai dire, c'est un nouveau type d'hommes qui apparaît : le cyborg (*cybernetic organism*), « c'est-

à-dire l'être humain chez qui ont été introduit des parties mécaniques » (Mattéi, 2017, p.119).

Cette configuration du cyborg mi-homme mi-machine n'entre plus dans la classification de l'espèce humaine. De ce fait, en cherchant à dépasser les limites de la nature humaine, le transhumanisme contrecarre et oriente le progrès humain selon son dessein. Or, comme le remarque Hans Jonas (1992, p.220), si « au niveau individuel : « le « progrès » est une loi de développement nécessaire déjà au niveau du *devenir* de la personne, auquel chacun doit au moins avoir participé », le transhumanisme lui retire toute participation, voire toute responsabilité. Il se donne la liberté de transformer l'homme et son environnement à son insu. Cette pratique peut favoriser l'accroissement du pouvoir humain dans différents domaines tout en respectant la dignité personnelle, comme il peut la dénaturer.

A l'heure actuelle, la législation supposée définir son cadre juridique n'est qu'à ses débuts, alors que le transhumanisme poursuit sa finalité, ce qui suscite notre crainte puisque, même s'il sacre l'homme, il laisse en rade plusieurs questions éthiques et métaphysiques. Le cas de l'intelligence artificielle confirme notre crainte. A n'en point douter, si la création d'intelligence surpuissante et autonome promet l'accroissement des capacités cognitives, la nature de celle-ci demeure problématique. Pour certains c'est une intelligence programmée par un tiers, ce qui soumet l'homme à la dépendance. Il devient en quelque sorte esclave d'un concepteur de logiciels. Pour d'autres, par contre, cette intelligence artificielle est une intelligence collective puisqu'elle est le produit de l'intelligence de plusieurs chercheurs, une mutualisation d'intelligences. Dans ce cas, elle n'est pas extrahumaine mais « une extériorisation de fonction cognitive » (Bourg, 2018, p.14). En plus de la polémique sur sa nature, se pose celle de son fonctionnement : sera-t-elle plus parfaite que l'intelligence actuelle ? Certains demeurent sceptiques car, pour eux, cette intelligence mécanique et matérielle reproduira les mêmes tares que l'intelligence naturelle, puisqu'elle lui transmettra sa propre structure de pensée, en somme, elle deviendra « co-extensive à nos systèmes cérébraux et sociaux » (Bourg, 2018, p.96). Ces controverses parmi d'autres ne font que confirmer l'inquiétude face au transhumanisme. Pourra-t-il en réellement remplacer l'espèce *Homo Sapiens* ?

3. La fin de la nature humaine

Le projet d'améliorer la qualité humaine s'inscrit dans la finalité perfectionniste que cherche à concrétiser la modernité avec la transformation technique de la nature. Comme le souligne Dominique Bourg :

Les techniques ne se voient plus assigner la seule mission d'aménager l'existence, de la rendre plus confortable, mais visent désormais la transformation de la condition humaine, visent à l'arracher à toutes ses imperfections et pesanteurs, à tout ce qui la condamne au malheur, à commencer par la mort elle-même.

Bourg (2018, p.84)

Or, la nature par essence est soumise au flux incessant, jamais achevé. Vouloir la rendre parfaite c'est la dénaturer, la rendre homogène et éternelle. Ainsi, la perfection et l'immortalité que le transhumanisme veut prodiguer à l'homme vont à l'encontre de la nature. Cette dernière se maintient elle-même en équilibre, et toute modification qui

ne suit pas son penchant naturel perturbe son harmonie. Ce principe semble échapper au transhumanisme car c'est au prix d'une perte du sens de la vie qu'il poursuit sa quête de l'homme « augmenté ». De fait, pour ce mouvement, « le sens de la vie est souvent écarté et la conscience morale réduite au silence (Mattéi, 2017, p.12). Or, comprendre le sens de la vie et de la mort permet de mieux les vivre puisque la mort est une réalité inéluctable, l'autre facette de la vie, qu'il faut accepter comme telle. En outre, perdre le sens réel de la vie devient un danger pour l'humain. Et, comme nous pouvons le constater, cette ère transhumaniste conduit à une négation de la valeur absolue de l'humanité, une sorte de nihilisme moderne, ce qui fonde la crainte de Robert Maggiori quand il déclare : « L'homme, de maître et possesseur de la nature, se trouverait en position d'esclave et de jouet d'artifice »(Alix et al., 2018, p.8). De fait, ce projet envisage la construction d'un monde artificiel, dans lequel l'humain est remplacé par le non-humain, en s'inspirant de ses facultés cognitives et motrices. Il fabrique des appareils de plus en plus performants qu'il introduit dans son corps. Autant dire que le transhumanisme cherche à imiter la vie « grâce aux techniques de la biologie de synthèse »(Mattéi, 2017, p. 101).

En améliorant la qualité de l'homme grâce aux stimulateurs cérébraux, prothèses et puces électroniques, ce mouvement modifie son être, puisque « ce qui fait l'humanité de l'homme, c'est sa faiblesse même, sa vulnérabilité, le fait qu'il est certes un être rationnel, mais à qui la passion fait perdre le nord, à qui la peur ôte toute assurance et la colère toute clairvoyance »(Alix et al., 2018, p.9). En réalité, quand ce projet idéologique semble réinventer biotechniquement l'humain, il ne recrée pas la vie naturelle, mais une vie artificielle comme le dénonce Bergson (2008, p. 327) : « Sans contester les services qu'il a rendu à l'humanité en développant largement les moyens de satisfaire des besoins réels, nous lui reprocherons d'en avoir trop encouragé d'artificiels ». L'homme augmenté devient ainsi un être hybride, un alliage d'éléments biologiques et mécaniques. Son corps, s'il en est un encore à ce stade, se présente comme un boîtier de logiciels. Andrédou Pierre Kablan y voit un paradigme idéologique qui pose de nouvelles problématiques éthiques qu'il résume en ces termes :

L'avenir de l'identité humaine marqué par l'émergence d'hybrides génétiques, la transformation de l'homme en cyborg, les modifications durables de la personnalité, la mutation des valeurs et des droits de l'homme ne ferment pas la liste de ces questions qui affectent notre sens de la notion même de dignité humaine.

Andrédou Pierre Kablan (2020, p.II)

Pour certains herméneutes de la modernité, c'est la définition de l'homme « comme maître et possesseur de la nature » proposée par Descartes (1987, p.62) qui a ouvert la brèche aux dérives transhumanistes. Rappelons que la nature humaine renvoie à l'ensemble des caractères physiologiques et psychologiques innés propres à l'être humain. Le naturel chez lui se perçoit dans son patrimoine génétique et sa constitution anatomique soumis au cycle naturel : naissance, croissance, vieillissement et mort. Et, en tant que personne, il possède aussi une conscience individuelle et morale dotée de liberté, qui se construit sans cesse en opposition avec autrui. Cette finitude le

conduit à la recherche de moyens pour la dépasser, recherche que le transhumaniste prend en charge en travaillant à le rendre plus autonome et plus libre. Pour ce faire, il conçoit la nature et ses composantes comme de la pure matière à manipuler. A ses yeux, l'univers « ne vaut désormais que pour autant qu'il est destiné à être transformé, utilisé par les hommes » (Bourg, 2018, p.84) ». Ce réductionnisme permettant à l'homme de s'accomplir aux dépens de la nature, affecte son rapport à cette matrice. Pourtant force est de reconnaître que l'homme ne peut exister sans cette nature, sa mère nourricière. Désavouer cette nature dont il est membre à part entière remet en question son ontologie même. *De facto*, il réduit l'homme à la matérialité, ainsi qu'en témoigne Fukuyama (1992, p.352) : « La vie du dernier homme est celle de la sécurité physique et de l'abondance matérielle ». Cette réduction laisse surtout un grand vide spirituel. Autant dire que les progrès biotechniques affectent notre rapport à notre corps qu'ils réduisent à un objet manipulable.

Or, comme on peut le constater, « la réalité humaine est biface, nécessairement physique et mentale » (Bourg, 2018, p.46). Si l'on accepte cette unité entre la personne et le corps, manipuler le corps revient à transformer sa personne. Cependant, la crainte de perturber son processus dicte la prudence dans les manipulations. Cela suppose au préalable une connaissance de la vie et de l'humanité qui renferme encore des énigmes échappant à l'entendement. En privilégiant les progrès socio-économique et politique, le transhumanisme sacrifie la personne. Elle devient, à ses yeux, un objet sans son intériorité ni état d'âme, ni interaction que l'on peut remplacer par une machine, ce que la robotisation et l'« ubbérisation » du monde tentent de prouver. Ce qu'on leur reproche à l'heure actuelle c'est de détruire une partie des emplois qui participent à l'épanouissement individuel et social de l'homme. En d'autres termes, ils fragilisent le salariat, augmentent la précarité et déshumanisent les relations interpersonnelles.

Force est d'admettre qu'il y a « la dégradation de l'humanité de l'homme lorsque, dans son besoin d'accomplissement de soi, les systèmes artificiels remplacent l'altérité humaine dans l'expérience de l'intersubjectivité » (Kablan, 2020, p.20). Dominique Bourg (2018, pp.13-14) s'indigne de ce fait : « Aux visages bien humains des services sociaux et publics d'autrefois se sont substitués des guichets automatiques et des procédures plus ou moins complexes ». Toutefois, même si certains métiers disparaissent et d'autres se créent, le problème de transition des métiers demeure un obstacle majeur dans le monde du travail. Somme toute, le chômage et la précarité sont devenus, pour beaucoup, une réalité à affronter au quotidien.

Toutes ces craintes suscitées par ce triomphe transhumaniste ne sont qu'à leurs débuts. Le pire reste à venir vu que le transhumanisme tourne en rond dans certains domaines, comme celui de la création de l'intelligence artificielle (IA) destinée à remplacer l'intelligence naturelle. Le chercheur français Yann LeCun la définit de manière laconique en ces termes : l'IA c'est « faire faire aux machines des activités qu'on attribue généralement aux animaux et aux humains » (Alix et al., 2018, p.14). A en croire les chercheurs invétérés de Facebook, ce projet s'approche plus de l'utopie que de la réalité, raison pour laquelle ils parlent de « grand plan de l'IA ». Antoine Borges précise :

C'est simplement essayer d'aller vers l'intelligence artificielle, vers des machines qui raisonnent. Mais on suppose aujourd'hui qu'elle sera composée de nombreuses briques, et nous avons pour l'instant seulement quelques éléments dont nous pensons qu'ils pourraient fonctionner.

Alix et al. (2018, p.14)

Certes l'IA amorce une nouvelle révolution industrielle, en facilitant la gestion de nombreuses données destinées, la création d'appareils connectés et des machines artificielles (smartphones, voitures auto-pilotées...), mais demeure limitée pour certaines tâches humaines. D'ailleurs elle ne peut remplacer la conscience humaine, cette faculté de perception de soi-même, de sa propre existence et du monde extérieur dont dispose l'être humain, puisqu'elle ne peut ni saisir ni comprendre ce qu'elle fait. A la question de savoir si elle représente finalement un danger, les avis divergent. Pour certains optimistes, cette intelligence ne peut nuire à l'homme puisqu'elle est limitée et ne dispose pas d'autonomie absolue lui permettant de dépasser sa programmation. En ce sens, l'homme « n'a aucune raison de craindre que les machines rendues artificiellement superintelligentes le dépassent ou prennent sa place. Sauf si, dans un futur proche ou lointain, elles se mettent aussi à douter, rêvasser, tergiverser, hésiter, trembler... »(Alix et al., 2018, p.10). Cette limitation rassure les réticents.

Pour les transhumanistes, au contraire, l'homme « augmenté », c'est-à-dire l'homme doté de prothèses, d'exosquelettes, d'organes artificiels, de microprocesseurs électroniques ou d'implants remplacera l'*Homo Sapiens*. Cette substitution se fera progressivement par une sélection des individus. C'est la conclusion qui se dégage de sa démarche que Kablan (2020, p.19) résume en ces termes: « A la lumière de ce que les biotechnologies nous apprennent de la lignée germinale humaine, l'autorisation de toute possibilité de sa manipulation pourrait ouvrir la voie à un nouvel eugénisme inspiré des visées transhumanistes ». En fait, en visant la création d'une espèce humaine en bonne santé avec des dispositions héréditaires parfaites, il n'exclut pas l'élimination d'individus présentant des anomalies. Mattéi (2017, p.44) confirme : « La réalité est la sélection des êtres humains pour parvenir à une humanité de la meilleure qualité. Cela s'appelle l'eugénisme ». Dans ce cas précis il s'agit d'éliminer non seulement les handicapés mentaux ou physiques, mais aussi les individus peu doués. C'est dans cette optique que l'amélioration des facultés humaines implique l'intervention génétique à titre préventif pour sélectionner les individus les plus parfaits, raison pour laquelle le transhumanisme favorise le progrès de la médecine préventive devant dépister les maladies génétiques et les imperfections des fœtus. Cette pratique remet en cause la dignité humaine de ces individus qui pourtant appartiennent à la même humanité que les transhumanistes. Et cette appartenance commune fait d'eux des frères partageant les mêmes droits.

Conclusion

L'homme aime la vie et cherche à la conserver à tout prix. Cependant nombreux sont les problèmes qui l'empêchent de vivre son désir. Ce qu'il redoute le plus ce sont la souffrance et la mort, dont la seule la pensée suscite en lui une angoisse mortelle. Cette angoisse le pousse à anticiper en travaillant à l'amélioration de son univers et de son être. Du mythe à la technologie, il est animé du désir de se transcender, quête qui

ne trouve pas encore d'épilogue. C'est ainsi que dans les années 2000, apparaît le transhumanisme proposant d'améliorer la nature humaine, en s'appuyant sur la médecine et les technologies convergentes, les NBIC, pour orienter l'évolution humaine « vers le développement d'une nouvelle espèce, parfois appelée "post-humaine" » (Mattéi, 2017, p.128). Ce projet transhumaniste trouve de nos jours, où l'incertitude du lendemain renforcée par le risque d'une surpopulation mondiale et de catastrophes écologiques, toute sa pertinence.

Cependant les interrogations se bousculent dans les consciences puisque qu'il tend à s'égarer hors de tout repère ; d'où la nécessité d'une réflexion éthique à son sujet. Ce qui nous préoccupe le plus c'est le rapport ambigu qu'il établit entre la surhumanité et l'humanité actuelle. Ainsi, en revisitant la filiation entre le post-humain et l'homme naturel, entre l'homme « augmenté » et l'*Homo Sapiens*, c'est un sentiment mitigé qui divise même les pro-transhumanistes. De fait, comment ne pas s'enthousiasmer à l'idée d'une fin de la souffrance et de mort pour l'humanité ? Mais aussi comment rester indifférent face aux idéologies eugénistes que nourrit le transhumanisme ? A y regarder de près, ce mouvement est plus une idéologie qu'un projet humaniste, car il tend vers une sélection d'individus parfaits, et donc l'élimination des hommes diminués et même normaux. À long terme, il finira par l'éradication de l'humanité actuelle et le triomphe du post-humain. Pour les transhumanistes, cette sélection humaine n'est pas un accident, elle s'inscrit dans la droite ligne de la loi d'évolution des espèces. Elle est la condition *sine qua non* du progrès de l'humanité. Il faut entendre par là que la post-humanité est une forme dérivée, le successeur de l'*Homo Sapiens* qui doit disparaître. Dès lors, elle prolonge la branche de l'arbre de vie au-dessus de l'*Homo sapiens*, le détrônant de ce fait du sommet où il règne en maître absolu. Le transhumanisme entend ainsi élargir la définition de l'humain pour y inclure le post-humain.

Cet élargissement conceptuel interpelle les chercheurs, les médecins et les responsables politiques, les invitant à s'entendre sur le contenu des concepts. Ils doivent par la même occasion définir le cadre juridique et moral du transhumanisme pour éviter toutes dérives. A l'allure où vont les recherches, nous pouvons nous attendre à la déstabilisation ou au chaos du monde. En effet, on assiste déjà à la menace des libertés et des droits humains avec le recueil illégal des données personnelles via les applications mobiles pour enrichir les *big data*. Pourtant, ce recueil requiert le consensus de l'individu, même s'il est en fin de vie. De plus ce libéralisme accentue la crise des valeurs et des institutions démocratiques, d'où la nécessité d'approfondir la réflexion éthique sur les principes et droits d'appropriation des innovations technologiques qui sous-tendent le projet transhumaniste. Aussi demeurons-nous convaincus que l'homme qui tient tant à sa vie, prendra conscience du risque de déshumanisation qui le guette et agira à temps pour arrêter les dérives et les idéologies transhumanistes.

Références bibliographiques

Alix, C., Bouaziz, F., Cappelli, P. & Cario, E. (2018). *Intelligence artificielle : Enquête sur ces technologies qui changent nos vies*, Paris, Flammarion.

- Bourg, D. (2018). *Une nouvelle Terre*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Descartes, R. (1987). *Discours de la méthode*, Paris, Librairie philosophique Vrin.
- Fukuyama, F. (1992). *La fin de l'histoire et le dernier homme* (D.-A. Canal, Trad.). Paris, Flammarion.
- Huxley, J. (1957). *New bottles for new wine, essays*, London, Chatto & Windus.
- Jonas, H. (1992). *Le principe de responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique* (J. Greisch, Trad.), Paris, Les Editions du Cerf.
- Kablan, A. P. (2020). *Le transhumanisme: De la controverse autour d'un paradigme idéologique révolutionnaire à l'élaboration d'un nouveau contrat éthique*. 3-4, 11-20. [En ligne], consultable sur URL :<https://www.cairn.info/revue-droit-sante-et-societe-2020-3-page-11.htm>
- Mattéi, J.-F. (2017). *Questions de conscience. De la génétique au posthumanisme*, Paris, Éditions Les Liens qui libèrent.
- Matthijs, G. & Vermeesch, J. (2014). *Mes gènes, mon identité? : Comprendre la génétique & ses enjeux*, Bruxelles, Mardaga.
- Platon. (2011). *Oeuvres complètes*, Paris, Flammarion.
- Solé, É. (2021). *Voici l'âge maximal qu'un humain peut atteindre*. Futura. [en ligne] consultable sur l'URL <https://www.futura-sciences.com/sante/actualites/médecine-voici-age-maximal-quun-humain-peut-atteindre-64695/>